

**JULIE
JÉZÉQUEL**

**Retour à
la ligne**

Roman

LA TABLE RONDE



Extrait de la publication

RETOUR
À LA LIGNE

JULIE JÉZÉQUEL

RETOUR
À LA LIGNE

Roman



LA TABLE RONDE
14, rue Séguier, Paris 6^e

www.editionslatable ronde.fr

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2009.
ISBN 978-2-7103-3142-1.

*À Stéphane, Baptiste, Timoté et Mattéo
qui, dans la vie, ne se contentent pas d'espérer.*

Il a pris rendez-vous il y a huit jours. C'était la première fois qu'il me téléphonait. Jusqu'à présent, nos échanges s'étaient effectués par mail. Les siens, laconiques, comme s'il économisait ses mots. Les miens, polis, avenants, presque affectueux. Il me faut ce contrat.

Vu l'état de mes finances, je rejoins mon client en métro. Après avoir vidé la moitié de mon placard, j'ai choisi une tenue que je qualifierais de bohème chic : pantalon noir un peu habillé adouci par une paire de Converse, chemisier beige et veste noire. Au dernier moment, j'ai mis des boucles d'oreille et une touche de rouge à lèvres pour me féminiser. Depuis que j'ai, par souci d'économie, coupé mes cheveux à la garçonne, je suis poursuivie par l'idée ridicule d'être prise pour une lesbienne. Aussi loin que je m'en souviens, ce sont les hommes qui m'attirent. Ce n'est pas forcément réciproque. Ma vie sexuelle est au plus bas depuis des lustres, à se demander comment j'ai pu, un jour, avoir Léonard.

Je ne suis pourtant pas un monstre. Pas une bombe non plus. Juste une femme de quarante ans, normale. Le succès et la satisfaction d'être appréciée m'ont même rendue séduisante. Parfois.

Mon désert sentimental, j'en suis la seule responsable. Ainsi, j'aurais pu m'assurer, il y a quinze ans, que ce charmant Canadien avec lequel je roucoulais depuis trois mois avait autant envie que moi d'avoir un enfant. Était-ce la peur de sa réponse, ou pure inconscience de ma part ? Je suis tombée enceinte sans avoir pris le temps d'aborder le sujet. Il a fait ses valises au lendemain de la première échographie. J'étais persuadée qu'il reviendrait. J'avais tellement envie de cet enfant, ça ne pouvait être que contagieux. Six mois plus tard, il me renvoya les photos de Léonard prises à la maternité en m'ordonnant de ne plus jamais l'importuner. J'ai obéi en me drapant dans ma dignité. Il ne savait pas ce qu'il perdait. Mon étiquette de *séduite et abandonnée* me semblait romantique, même si c'était une façon de revisiter la réalité.

Aujourd'hui, ma vision du romantisme a légèrement évolué. Élever un enfant seule, c'est traverser les événements dans l'indifférence générale. On fédère ses copines autour du prix des couches, de l'enfer des baby-sitters et de l'émotion des premiers pas, mais on ne sait jamais où partir en vacances avec son braillard. Ni avec son pré-ado, et encore moins avec son ado. J'ai fait le tour des invitations estivales dans la sempiternelle maison de location

au bord de la mer. À chaque fois, on m'a casée dans la chambre avec clic-clac et matelas d'appoint par terre. Quand on est mère célibataire, personne n'imagine qu'on aimerait avoir un peu d'intimité. Les couples amis confondent autarcie et symbiose. Moi pas. J'aurais bien aimé qu'un corps étranger interrompe notre tête-à-tête.

La maternité n'est pas seulement une suite de galères. J'ai aussi connu quantité de petits bonheurs. Le premier a été le regard de mon bébé rivé au mien, qui signifiait que j'étais tout pour lui. Comme si j'élevais un chaton. Pour être honnête, cette félicité n'a pas duré plus d'une dizaine d'années. Elle s'est définitivement estompée avec l'apparition d'un léger duvet sombre au-dessus de sa lèvre supérieure. Plus Léonard devient poilu, moins il ressemble à un chaton. Pourtant, je l'ai longtemps appelé ainsi et j'aurais bien continué encore un peu s'il ne m'avait demandé d'arrêter de le gonfler avec mes conneries. C'était l'année dernière. Il n'avait pas encore de duvet, mais il devait déjà sentir que ça poussait de l'intérieur. Un autre bonheur, que je ne boudais pas : mon éducation était souveraine. Personne, excepté mon fils, ne la contredisait.

Paradoxalement, ce qui me manquait le plus, c'était quelqu'un pour prendre la relève. Qui s'occupe des devoirs. Je pensais pouvoir assurer au moins jusqu'à la 3^e. Dès le CM1, les maths m'ont noyée. La proportionnalité m'a engloutie.

Au début, je ne me suis pas dégonflée. Pleine d'optimisme, j'ai pris rendez-vous avec l'instituteur de Léonard. Il s'appelait Germain. C'était son prénom. Je trouvais ça mignon. Je n'ai pas cherché à lui dissimuler l'antipathie que m'inspiraient les chiffres. On ne devrait jamais se dévoiler. Maintenant, je le sais, mais à l'époque, je croyais encore aux vertus de l'honnêteté et de la franchise. Germain m'a toisée avec quelque chose de méprisant dans le bas du visage, un peu comme s'il mâchonnait un pépin de pomme qu'il avait envie de me cracher à la figure.

— Vous ne savez pas à quoi sert la proportionnalité ? Ils doivent être bons vos gâteaux !

La proportionnalité, ça servait donc à ça ! À calculer les doses pour deux à partir d'une recette pour six ! Oui, je sais, en général, les gens augmentent les ingrédients en fonction du nombre de leurs convives. Moi, je les ai toujours diminués, faute de combattants. Mais, ça, je me suis bien gardée de le dire. J'ai souri bêtement et embarqué le livre de maths pour potasser en secret chez moi. Germain, il ne faut pas l'oublier, n'est que le masculin de Germaine. C'est bon de relativiser.

Évidemment, j'ai plus d'une demi-heure d'avance au rendez-vous. C'est l'épithète que j'aimerais qu'on inscrive sur ma pierre tombale : *Elle était toujours en avance*. Quand j'écrivais des scénarios, on appréciait mon style incisif, l'originalité de mes personnages, la véracité de mes dialogues. On appréciait aussi ma ponctualité. À l'époque où je surfais en haut de la vague, j'aimais lâcher avec un petit sourire modeste que je n'avais peut-être pas de talent, mais que j'étais à l'heure. Les producteurs riaient. Je riais avec eux, toujours fraîche et pimpante, même quand j'avais passé des dizaines de nuits blanches, dopée aux cacahuètes et à la nicotine à travailler pour être à l'heure, justement. C'était ma politesse de laisser croire que j'écrivais comme d'autres respirent.

Elle me sert à quoi, cette foutue ponctualité ? À poireauter trente minutes sur les Champs-Élysées entre les touristes qui traînent en attendant leur car et les hommes d'affaires pressés ! L'épée de Damoclès bancaire au-dessus de ma tête m'empêche de regarder les vitrines. Je passe ma vie à attendre les

autres sans pouvoir leur faire le moindre reproche. Ils ne sont pas en retard, je suis toujours *très* en avance. Je ne sais donc malheureusement pas ce que c'est que d'être attendue.

Ça a commencé dès le début de mon existence. Je suis née deux mois trop tôt et rien n'était prêt, ni la chambre, ni le berceau, ni les grenouillères. Ma grand-mère paternelle a déboulé à la maternité avec une panoplie de nouveau-né qu'elle avait pieusement conservée. Non seulement je n'avais pas de cheveux — ils n'avaient pas eu le temps de se fabriquer —, mais en plus j'ai été affublée de vêtements d'un autre âge, bleus — évidemment — et qui grattaient — sans aucun doute. Il serait exagéré de dire que je m'en souviens. On me l'a raconté et j'ai vu les photos. Pas de quoi commencer une psychanalyse. Quoique...

J'entre dans le café et jette un rapide coup d'œil circulaire. Mon client est peut-être atteint, lui aussi, d'hyperponctualité. Non. Je l'aurais parié. D'un pas décidé, je me dirige vers une table dans l'axe de la porte d'entrée. Je veux voir et être vue.

Aussitôt installée, je regrette mon audace : quelle attitude adopter pour attendre un inconnu ? Nonchalamment adossée à mon siège, le regard flottant à quelques centimètres au-dessus des crânes des clients ? Absorbée dans la lecture d'un livre ? À moins que je ne sorte mon téléphone et me lance dans une conversation faussement passionnée ? Un rapide essai me fait éliminer la première

option. Le dossier du fauteuil, bas et dur, me rentre dans les reins. Option numéro deux, je fouille dans mon sac, jusqu'au moment où ma mémoire fait office de censeur. Il y a un bon mois que je trimballe un recueil de nouvelles écrit par un ancien voisin. Qu'est-ce qui m'a pris d'acheter ce livre ? J'étais tellement émue d'y découvrir le nom de ce gentil garçon qui m'avait aidée à installer mon premier lave-linge ! L'illustration de couverture, qui suggère deux hommes en pleine sodomie, ainsi que le titre aussi cru qu'un steak tartare m'empêchent de le sortir en public. Je l'ai rangé dans mon sac pour le soustraire au regard de Léonard. Reste donc la solution du portable. Mais avec qui débiter ou poursuivre une conversation faussement passionnée ?

Je lève le bras pour attirer l'attention du serveur qui somnole derrière le bar. Au moment où je baisse la main, un homme franchit le seuil du café. Du coup, le serveur s'arrête net. Il vient de comprendre dans une même circonvolution du cerveau que j'existe, que j'attends quelqu'un et que ce quelqu'un est là. Après une infime seconde d'hésitation, mon rendez-vous se dirige directement vers ma table. Il n'a regardé ni à droite, ni à gauche. C'est moi. Il en semble convaincu. Il avoisine la cinquantaine, porte un costume sombre sur une chemise pâle et une cravate assortie au costume. Son regard est dissimulé derrière des lunettes de

soleil. Il a l'air fade des gens qu'on croise sans les voir.

— Madame Tallane ?

J'acquiesce d'un tout petit signe de tête en tendant la main. Il faut que j'enchaîne, que je le rassure. Il me serre la main puis ôte ses lunettes et cligne des yeux.

— Vous êtes formidablement ponctuel !

Il s'assied en me jetant un regard de travers, comme si je venais de mettre en doute son urbanité. Quelle idiotie ! Un silence s'installe, heureusement rompu par l'arrivée du serveur.

— Je prends un café serré, et vous ?

Pour la galanterie, on repassera.

— Je vais faire comme vous... un café...

Même si je déteste le café, je me vois mal bricoler sur cette table minuscule avec une théière, un sachet de thé et une tasse devant cet individu qui a tout d'un rustre. Le serveur s'éloigne.

— Vous venez souvent ici ?

J'embrasse la salle du regard attendri de celle qui est prête à entendre raconter mille et une anecdotes sur le cadre.

— Jamais.

— Ah... Je ne connaissais pas non plus...

Il ne se donne pas la peine de nourrir cette prise de contact par la première des mille et une anecdotes que je suis en droit d'attendre de lui.

— Alors, monsieur Rosier, vous souhaitez raconter votre vie ?

Je ne la sens pas, ma phrase. J'avais préparé une autre entrée en matière, mais là, d'un coup, rien ne ressemble à ce que j'avais espéré. Contre toute attente, il m'offre un regard qui me renvoie une image acceptable de ma personne.

— C'est en effet une idée qui me poursuit depuis plusieurs mois. Il est temps de m'y attaquer. Vous effectuez beaucoup de travaux de ce genre ? Vous avez un CV ou quelque chose d'approchant ?

Quand mon frère Charles m'a créé un site sur Internet proposant mes services de nègre, j'ai refusé qu'il mentionne mon expérience de scénariste. On ne touche pas à ma vie privée. Si M. Rosier croit qu'il va me faire passer un casting, il faut qu'il renonce à cette prétention au plus vite. Face à l'adversaire, je reprends des forces. Je n'ai jamais été nègre, mais grâce à l'évident secret professionnel qui entoure cette profession, il ne peut le découvrir. Un nègre ne dévoile pas la liste de tous les fainéants, les incompetents, les mégalomanes, les usurpateurs, qui font rédiger leur vie et signent le livre de leur nom. Je n'ai jamais été nègre mais, j'ai suffisamment écrit pour la télévision pour ne pas me considérer comme analphabète. Il faut donc que je ferre ce type, que je lui soutire une avance. C'est ça, ou quitter mon appartement.

— Monsieur Rosier, admettons que je prête ma plume au récit autobiographique que vous désirez écrire, seriez-vous heureux que mon travail, signé de votre nom, soit rendu public ? Alors, pour

répondre à votre question, j'écris pour d'autres depuis des années mais je ne peux en aucun cas vous divulguer leur identité. C'est strictement confidentiel.

Il semble apprécier.

— Je comprends. Je voulais juste m'assurer que votre style et le mien étaient compatibles.

— Ils le seront. C'est mon métier. Quel est votre secteur d'activité ?

Je m'exprime avec autant de poésie qu'un questionnaire de la Sécu.

— L'industrie. Je suis dans l'outillage.

— Ah ! Cela doit être passionnant !

— Pas tellement, non.

Il a répondu du tac au tac, sur un ton un peu agressif. J'éclate de rire malgré moi.

— Je suis désolée... j'ai dit ça comme ça... Vous semblez tellement maîtriser les événements que je pensais que vous adoriez votre métier. Ce n'est pas le cas ?

Visiblement, mon rire le détend.

— Dans ma famille, il n'a jamais été question de choisir un métier plaisant, ni d'avoir une quelconque vocation. Les Rosier sont dans l'outillage depuis quatre générations. J'ai pris la succession de mon père.

— Je comprends.

Les facs de médecine regorgent de gamins qui font comme papa et qui craquent au milieu de la première année, mais Rosier, lui, n'a pas craqué.

— Vous n’avez jamais songé à vous rebeller ?

— Non, répond-il, avec un léger regret dans la voix.

Avant que notre conversation se mette à ressembler à une thérapie sauvage, je la recadre.

— J’imagine que vous êtes un homme très occupé.

Il acquiesce en silence, me laissant poursuivre.

— Voici ma façon de travailler. Pendant un mois et demi, je rencontre mes... je vous rencontre à raison de trois séances par semaine. Nos conversations sont enregistrées.

Là, il tique imperceptiblement. Un truc dans la lèvre inférieure.

— Une fois le manuscrit achevé, je ne conserverai pas ces enregistrements. Je vous livrerai votre autobiographie trois semaines après notre dernier rendez-vous. Cela vous convient-il ?

Cela lui convient. Il reprend les rênes de la conversation et parle spontanément d’argent. Il appelle ça ma rétribution. Le mot me fait un peu peur : je l’associe à une sorte d’aumône. Mais je me trompe. Bertrand Rosier ne discute pas mon tarif et me donne trois mille euros en liquide. Il refuse de signer le contrat que j’ai préparé, ne voulant visiblement pas laisser de trace de notre transaction. Rendez-vous est pris pour dans trois jours, à neuf heures du matin, chez moi. Il m’offrira deux heures de son temps.

Dans le métro du retour, je tâte régulièrement et avec des gestes un peu compulsifs la petite liasse rangée dans la poche de mon pantalon. J'aurais dû prendre un taxi mais je conserve les réflexes de fauchée que j'ai eu tant de mal à adopter. Je suis juste en sursis, je le sais. Pourtant, il me faut tout mon self-control pour ne pas chanter à tue-tête. Ça fait un bien fou d'avoir cet argent.

Vautré sur le canapé, Léonard mange, à même le pot, de pleines cuillerées de Nutella. Mon envie de lui faire partager ma joie tombe aussitôt.

— Merde, Léonard, prends du pain ! Tu sais combien ça coûte, cette merde ?

Il a le pouvoir de me faire répéter jusqu'à épuisement les mêmes gros mots. *Merde* est mon favori. Léonard lève les yeux vers moi et laisse tomber la cuillère dans le pot.

— C'est bon, j'ai fini.

Il fixe à nouveau l'écran de télévision, allumé sur un jeu débile où les candidates exultent, hystériques, à coups de cent euros.

— Ta journée s'est bien passée ?

C'est moi qui pose la question, Léonard ne manifestant pas le moindre intérêt pour mon emploi du temps.

— Cool...

J'insiste.

— Tu veux dire que ta journée était cool ?

— Mouais...

— Et ton contrôle de maths ?

Cet ouvrage a été réalisé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions de La Table Ronde
en août 2009.

Dépôt légal : août 2009.
N° d'édition : 169561
N° d'impression : •••••

Imprimé en France.